

# Du coq à l'âme Nouvelle

Stefan Psenak

---

Number 65, January 1992

Triangle : spécial création

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42520ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this document

Psenak, S. (1992). Du coq à l'âme : nouvelle. *Liaison*, (65), 30–31.

J'ouvre la fenêtre, faisant ainsi glisser rapidement les huit carreaux sales, tachés de peinture qui se découpent sous la lumière du soleil, cet astre de feu dont les chauds rayons énergisants mais cancérogènes sont aujourd'hui atténués par la masse de cumulus qui coiffe la voûte céleste, semblables aux jolis moutons blancs que l'on compte parfois, le soir, avant de s'endormir. Les effluves d'une chaude brise matinale me caressent le visage. Je ferme les yeux. Trois secondes de délicatesse éolienne. Et j'inspire profondément, goulûment cet air qui provoque une agréable sensation de brûlure dans mes poumons. Un faisceau de lumière filtre au travers de la double épaisseur de ma fenêtre relevée et va mourir au-dessus de mon lit, sur une affiche volée dans un cinéma. La poussière, qui s'accumule depuis déjà plusieurs semaines, sculpte le cylindre solaire et le rend quasi tangible, comme si je pouvais le saisir et l'emprisonner entre mes mains moites.

Au loin, les cris joyeux et candides des enfants qui marchent vers l'école se fondent en un bourdonnement sourd qui se fraie un chemin jusqu'à mon tympan. Je souris. J'aime entendre ces écoliers qui respirent l'innocence, la spontanéité. Un son de cloche retentit, le chahut s'éteint graduellement, puis, plus rien. Silence. Alors, je me surprends à les imaginer, ces enfants que je n'ai jamais vus. Je les imagine prenant leurs rangs. Petits, moyens, grands. En ordre de grandeur. Les plus espiègles tirant les oreilles des plus petits devant eux ou donnant du coude à leur voisin pour lui faire quitter son rang. Les plus calmes se tenant les oreilles bien droites, prêtes à se faire tirer, allongeant les bras le long du corps et ne disant mot, de peur de se faire coller une retenue. Et tous ces groupes se mettant en branle au moindre signe du professeur, tels des petits régiments bien disciplinés.

Les enfants doivent être rentrés en classe. La douce brise estivale n'est plus qu'un vulgaire courant d'air. Retour à la réalité. Mon café, tantôt brûlant, est maintenant froid comme le grès de la tasse. Je le vide dans le pot de ma plante. La caféine aura-t-elle un quelconque effet sur le phloème? Le xylème? La circulation se fera-t-elle plus rapidement? Et si le minuscule cœur de ma plante se rompt sous les battements trop rapides, trop violents? Mais tout le monde sait qu'une plante, ça n'a pas de cœur. Et qu'est-ce qu'il en sait, tout le monde, après tout? Cora — c'est le nom de ma plante — semble bien réagir à l'ingestion du liquide

.....  
**D U C O G**

brun. La terre boit chaque goutte avec avidité, démesure. Cora ne va pas crever pour si peu. Elle est habituée. Je lui ai déjà servi du lait, du jus et de la bière. Elle a particulièrement aimé le houblon, si j'en juge par son comportement. Elle s'était mise à chanceler et s'était affaissée. Je croyais lui avoir porté le coup fatidique, mais elle s'était redressée, quelques heures plus tard, plus épanouie que jamais.

Ma chambre est humide et sent le renfermé, mais je n'ose pas faire fonctionner le ventilateur car cela briserait le cylindre de poussière. Je m'assois à mon bureau et je décachète une enveloppe. C'est une lettre d'Ottawa, sûrement Nathalie. J'ai visé juste. Une lettre comme je les aime, sept pages et pas la moindre faute. Pleine de vie, comme son auteure. Nathalie, débordante d'énergie, toujours engagée dans cinquante-six projets. Elle mène deux carrières de front, sans s'épuiser ni même cesser de sourire, ne serait-ce qu'un instant. Épatante. On a passé quelques semaines ensemble. Elle disait que je l'apaisais. Moi, elle me donnait de l'énergie. Ma petite amphétamine.

Elle me raconte plein de trucs, me gronde parce que je ne lui ai pas encore fait parvenir mes poèmes. «Si tu veux que je t'aide à les publier, faudrait que je vois où t'en es rendu, mon coco». Nathalie, c'est un cœur ambulancier qui essaie de s'ancrer, d'accoster une fois pour toutes. Comme moi. À la recherche d'elle-même. Comme moi. Sa lettre est accompagnée de dessins et de deux photos qu'elle a jointes au porte-folio qu'elle a soumis à une station de télé à Toronto. Les deux photos sont identiques sauf que sur la seconde elle fait un clin d'oeil. Je sais qu'il est pour moi.

J'espère qu'elle va décrocher l'emploi, mais, en même temps, je ne veux pas qu'elle parte. Toronto, c'est loin. Je sais que ça peut paraître égoïste, surtout qu'on ne sortira jamais ensemble. Mais c'est ce qui fait que notre relation est si spéciale. Et puis je suis amoureux d'une autre fille — le suis-je vraiment? — qui fait présentement le tour de l'Europe. Poursuivons notre lecture.



# À L'ÂME



Poséidon est mort. Il s'est suicidé en sautant hors de son aquarium. Quelle mort cruelle pour un poisson! David et Maryse filent le parfait bonheur. CHUO est en ondes depuis le 31 mai. Ralliement lance son concours annuel de nouvelles. Ça m'intéresse. Mais elle ne parle pas du thème choisi. D'habitude, il y a un thème autour duquel les concurrents doivent broder quelque chose. À moins que ce ne soit une activité libre, cette année?

J'appelle Nat, la remercie pour sa lettre, promets de lui répondre. «Oui, oui t'en fais pas, juré craché». Elle est au travail, elle ne peut me parler longtemps, elle a une réunion de production à midi. Je lui demande s'il y a un thème pour le concours. «Oui, j'ai oublié de te l'écrire». Et elle me le dit. Bye bye, on s'embrasse. Ouais, bon! Pas évident de donner dans l'original avec un tel sujet. Je vais mettre ça sur la glace pour le moment. De toute façon, j'ai encore un mois et demi pour faire parvenir mon texte.

Ces quelques paroles échangées avec Nat me remplissent de joie et me rendent nostalgique à la fois. Je ressorts de mon tiroir un collage de poèmes, de lettres et de photos qu'elle m'avait offert lorsqu'on avait cessé de se fréquenter. Je les lis pour la première fois. Elle réussit presque à m'arracher quelques larmes. Je nous revois lors de mon premier reportage télé avec le caméraman. Quel désastre! Mais le festin que je nous avais préparé le soir même avait tout effacé de la journée.

Je repense aussi à la poésie dont on se gavait. Gargantua et Pantagruel auraient été jaloux du banquet lyrique qui nous attendait tous les soirs, à la tombée de la nuit. Je commençais à peine à travailler sur *Mutations*, à l'époque, partageant mon temps entre le journal et la rédaction de mon recueil de poèmes. Ça suffit. Je ne vais tout de même pas pleurer un temps qui n'est pas encore tout à fait révolu. Je vais m'inscrire à ce concours.

Que je gagne ou non, je vais aller jusqu'au bout, pour une fois!

Le thème me trotte dans la tête. Les idées qui me viennent me semblent déjà vues, clichées, pastiches... En effet, pas facile comme sujet. Sûrement voulu. Devrais-je l'exploiter en profondeur ou à peine l'effleurer? Flash. Je vais écrire ma nouvelle sans lui donner de sens bien défini et adviendra que pourra. Bof! Je ne suis même pas convaincu moi-même. Réfléchissons.

Un papillon se pose sur le rebord de ma fenêtre. Ses ailes battent à un rythme inconstant. Lentement. Comme s'il avait peur qu'elles s'engourdissent s'il cessait tout mouvement. Sur chacune de ses ailes, des formes multiples semblent avoir été tracées au crayon de cire. Une seule couleur, rouge garance, mais plusieurs traits irréguliers, tantôt légers qui relient des points disposés dans l'espace. Là un carré, là un rectangle, là UN... Non, surtout ne pas mentionner ce mot. Cela ferait trop hors contexte. Le papillon s'envole, effrayé par mon sursaut. Quel insecte fabuleux. Et dire que jadis c'était une horrible chenille!

Nous sommes un peu lépidoptères, nous aussi. Chenilles se tissant un cocon pour améliorer leur sort. Certains éclosent, d'autres se contentent d'étouffer leur prisonnier, avec ses rêves et ses ambitions. J'ai toujours rêvé de voler.

Bon. Il me faut trouver une bonne idée pour ma nouvelle. Un fil conducteur, un point de départ qui me permettraient de démontrer mes aptitudes de néo-nouvelliste. J'essaie de me souvenir de la structure d'une nouvelle. Pas de début, pas de fin, pas vraiment d'histoire... Pas évident.

Maupassant, Tchekov, Katherine Mansfield excellaient dans ce genre littéraire. Mais moi, oserais-je essayer de rivaliser avec les grands maîtres? Oui. Pourquoi pas? Après tout n'avaient-ils pas eux-mêmes jadis été des néophytes, des profanes en la matière?

Faire sortir de l'ombre humide et faisandée de ma chambre mes écrits et les faire partager. Oui, même si pour cela je dois écrire un mot. Triangle. Voilà.

**Stefan Psenak**

